

Entretien avec Claude Jutra

Volume 4, Number 5, February–March 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35250ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1985). Entretien avec Claude Jutra. *Ciné-Bulles*, 4(5), 4–7.



La dame en couleurs de Claude Jutra (distributeur: Les films René Malo).

ENTRETIEN AVEC CLAUDE JUTRA

«Ce sont les élans du coeur qui m'animent»

Claude Jutra a été l'un des premiers à réaliser des longs métrages de fiction au Québec, en pleine montée du cinéma direct, avec le film *À tout prendre*. Ce film, qui véhicule l'essentiel du discours cinématographique de Claude Jutra, conjugué à la sortie, en 1963, du désormais célèbre *Pour la suite du monde* de Pierre Perrault, traçait, pour le cinéma québécois, de nouvelles voies. Claude Jutra a été à la bonne école, celle de Norman McLaren, cinéaste d'animation, auquel il voue une évidente admiration. Norman McLaren lui a enseigné le travail de la matière cinématographique. L'exploration du genre documentaire entreprise avec Jean Rouch de même que le travail effectué avec Michel Brault, chef de file du cinéma direct, ont été déterminants pour Claude Jutra.

Entre la vague des comédies érotiques et un cinéma québécois - sérieux - en quête d'un public, sortait, en 1970, *Mon oncle Antoine*, oeuvre intimiste et pierre angulaire des films de Claude Jutra. *Mon oncle Antoine* demeure un indiscutable jalon de la cinématographie québécoise. Après le succès mitigé de *Kamouraska* - qui donnait à Geneviève Bujold un de ses plus

beaux rôles -, c'est l'échec cuisant de *Pour le meilleur et pour le pire*, suite auquel le réalisateur s'absentera de la scène cinématographique québécoise pendant dix ans.

Début 1985, Jutra propose au public québécois une nouvelle réalisation, *La dame en couleurs*, dont l'action, qui s'appuie sur des réalités historiques, se situe à l'époque de Duplessis. De jeunes orphelins sont amenés dans un asile comme pensionnaires. Logés et nourris, ils doivent, en échange, veiller aux soins des malades. L'injustice de leur condition leur apparaît de plus en plus évidente, de plus en plus intolérable. Environnés par la folie des patients et le climat d'austérité exigé par le personnel religieux, ils commettent des fugues, sans succès, jusqu'à ce que l'un d'entre eux découvre un réseau de passages souterrains menant au garde-manger de l'hôpital. À partir de ce moment, la vie des enfants sera partagée entre la noirceur de leur vie de prisonniers et la lumière qu'ils associent au monde du tunnel. Un peintre, résident de l'asile, partagera, de son mieux, leur secret, leur univers, leur besoin d'un ailleurs ignoré des adultes. Mais, seuls les enfants pourront recouvrer la liberté. Pour en faire quoi, l'histoire ne le dit pas...

La dame en couleurs, une co-production des Productions Pierre Lamy et de l'Office national du film du Canada, a bénéficié de la participation financière de Téléfilm Canada, la Société générale du cinéma, la Société Radio-Canada et Famous Players Limited.

N.D.L.R. : Les propos de Claude Jutra ont été recueillis par Patrice Poulin, directeur du projet *Pour une intervention concertée des jeunes québécois dans la diffusion du cinéma de qualité* parrainé par l'Association des cinémas parallèles du Québec dans le cadre de l'Année internationale de la jeunesse.

Ciné-Bulles : L'année 1984 restera, pour l'industrie cinématographique québécoise, l'année Claude Jutra. Vous avez reçu le prix **Albert-Tessier** (Prix du Québec) et votre film **Mon oncle Antoine** s'est classé meilleur film canadien de tous les temps. Comment recevez-vous ces hommages?

Claude Jutra : C'est une situation un peu bizarre. Durant quelques années j'ai eu beaucoup de difficultés à produire mes films. Si bien que plusieurs personnes devaient penser que Jutra était sur le "fade out". Il faut rappeler qu'il y avait eu, en 1975, la sortie du film **Pour le meilleur et pour le pire** et que cela s'était mal passé.

Ciné-Bulles : Les critiques avaient été sévères?

Claude Jutra : Les critiques avaient été très sévères! Et j'ai trouvé effrayante la manière dont le film fut traité par le distributeur. Il n'y a vraiment eu aucune promotion. Rien. C'est pourtant un film que j'ai aimé faire. J'avais le sentiment d'être juste, mais ce n'était pas l'avis des autres...

Ciné-Bulles : Et qu'avez-vous fait après ce film?

Claude Jutra : À ce moment-là, la CBC entreprenait une série de films pour la télévision. J'ai donc fait quatre films, dont **Dreamspeaker (Le conteur de rêves)**. J'ai aussi réalisé deux longs métrages au Canada anglais, **Surfacing** et **By Design**. Pendant ce temps, les gens du Québec me tenaient pour exilé à tout jamais, ce qui était complètement faux. Moi, à chaque fois que je tournais, je le faisais pendant un mois, un mois et demi, que ce soit à Toronto ou à Vancouver, puis je rentrais à Montréal. Mais tout le monde me considérait installé là pour toujours.

Ciné-Bulles : Voyez-vous ces prix que vous vous êtes mérités en 1984 comme un juste retour des choses?

Claude Jutra : Je pense que oui. Maintenant, on me considère à nouveau comme un Québécois (rires). Je pense que c'est une évidence. Mais il reste que les choses qui me sont arrivées à partir de la sortie de **Pour le meilleur et pour le pire** m'ont fait très mal et que les honneurs qui m'arrivent maintenant me font un peu peur. Il est dangereux d'avoir tantôt trop d'honneurs, tantôt des périodes de mise au rancart. Il serait préférable de poursuivre un chemin plus égal.

Ciné-Bulles : Outre cette période canadienne-anglaise, qui a duré près de dix ans, à quoi avez-vous travaillé?

Claude Jutra : J'ai fait toutes sortes de choses ici, au Québec, en bonne partie au théâtre: de la mise en scène et de l'enseignement. Il y avait aussi des tentatives de scénarisation mais qui n'aboutissaient pas. (Hésitations) J'étais très dépressif. C'était la panique aussi. Je me demandais: qu'est-ce qui m'arrive? Est-ce que ça va être toujours comme ça?

Ciné-Bulles : Vous sentiez-vous plus près du théâtre que du cinéma?

Claude Jutra : J'ai toujours aimé le théâtre. Quand j'étais tout petit, j'allais à l'école Camil Bernard. Je suis monté sur les planches tout jeune en tant qu'écolier. Alors, pour moi, le théâtre a une grande importance. C'est un médium fantastique.

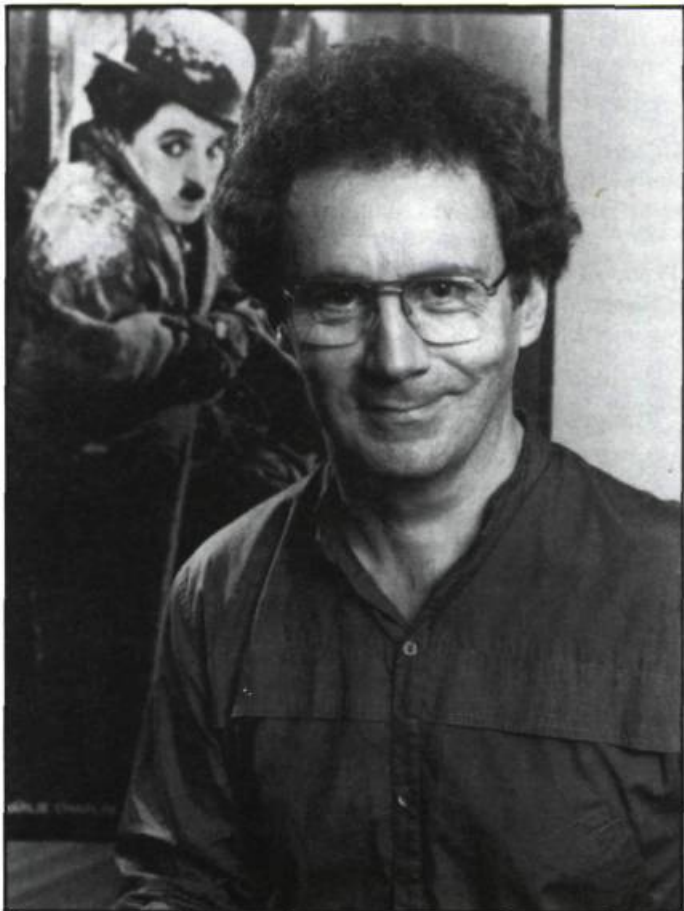
Ciné-Bulles : Comment avez-vous connu Louise Rinfret, la co-scénariste de **La dame en couleurs**?

Claude Jutra : J'ai connu Louise Rinfret en étudiant une série de scénarios que m'avait proposés l'Institut

québécois du cinéma. Le scénario s'intitulait **Les chevaux de neige** et des deux, trois scénarios proposés, c'était celui qui m'intéressait le plus. Alors on m'a dit: "Si ça te plaît, serais-tu intéressé à y travailler plus intensivement avec Louise Rinfret?" J'ai accepté et on a travaillé ensemble pendant deux mois. Quand on a eu fini le scénario, on le trouvait très bien tous les deux. On m'a demandé alors si je serais intéressé à réaliser le film et j'ai refusé. Le scénario m'intéressait mais je sentais que ce n'était pas le mien, mais celui de Louise. Par la suite, elle est revenue me voir pour m'apporter un autre sujet: **La dame en couleurs**. C'était juste ce qu'il fallait parce qu'il y avait seulement une idée de base très solide et qui m'intéressait vraiment. Alors nous avons repris le travail ensemble et cela a été un long processus d'écriture.

Ciné-Bulles : Qu'est-ce qui vous motivait par rapport à ce projet?

Claude Jutra : Le sujet, que j'ai fait mien immédiatement, est basé sur un certain nombre de faits vécus au Québec à l'époque de Duplessis. À cette même époque, je terminais mes dernières années de médecine. J'étais très intéressé aux problèmes psychiatriques. J'ai connu, en travaillant dans ces hôpitaux spécialisés, la condition misérable des patients et l'injustice qui pouvait exister. Et, bien sûr, il y a l'enfance qui demeure également une de mes grandes préoccupations. J'en suis hanté. Probablement parce que j'ai eu une enfance très heureuse, comme personne. Enfin, une enfance à deux volets: un côté très brillant et un côté très noir. Ce côté noir, je l'ai toujours caché.



Claude Jutra, lauréat du Prix Albert-Tessier 1984.

Ciné-Bulles : Comment décririez-vous votre film?

Claude Jutra : D'un côté, c'est une tragédie avec la conclusion que cela suppose. Mais, de l'autre, il y a beaucoup de moments très heureux, en outre des moments de réalisation vraiment fantastiques de la part des enfants. Il y a aussi des scènes de grande tendresse entre Agnès (Charlotte Laurier) et la religieuse (Paule Baillargeon). J'espère qu'on sourit souvent.

Ciné-Bulles : La relation entre Barbouilleux, interprété par Gilles Renaud, et les enfants aboutit à un cul-de-sac. Le peintre ne peut rejoindre les enfants dans leur désir de s'évader de l'asile en créant un monde à eux. Comment l'expliquez-vous?

Claude Jutra : Je ne l'explique pas. Jamais je n'explique, ni quand je commence un scénario, ni quand je tourne, ni par la suite. Je veux toujours garder le mystère. Si je rationalise sur ce que je fais, ça m'ennuie à mourir... Je connais beaucoup de scénaristes, en général des anglophones, qui considèrent le cinéma comme un jeu d'échecs. Il faut que telle pièce soit placée là ou là, sinon le jeu ne sera pas bon. Je ne fonctionne pas du tout comme cela. Ce sont les élans du coeur qui m'animent. Rien d'autre que cela. J'écris un scénario comme je vis: avec mes passions, mes bibittes, mes moments d'extase. Cela sort de moi et ce n'est que cela que je peux offrir!

Ciné-Bulles : Est-ce que vous auriez été tenté de jouer le rôle de Barbouilleux?

Claude Jutra : J'aurais pu le faire mais j'ai préféré le laisser à un autre.

Ciné-Bulles : Comment avez-vous abordé la direction d'enfants? Comment avez-vous travaillé avec eux?

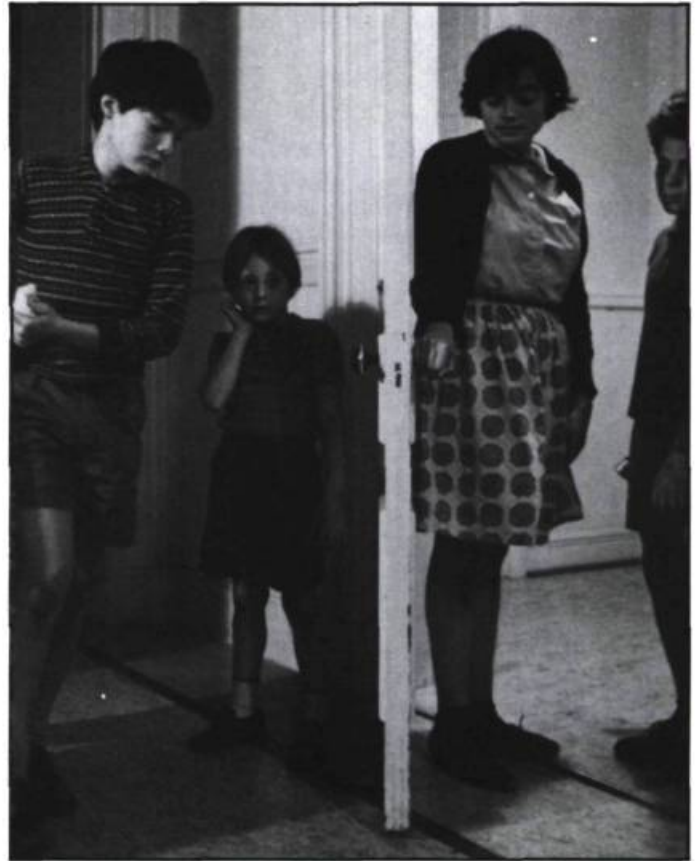
Claude Jutra : C'est très rapide, c'est immédiat. Je pense que ce qui m'aide avec les enfants, c'est que je suis moi-même acteur. Je fais avec eux ce que je n'oserais faire avec des acteurs adultes, c'est-à-dire leur montrer comment faire. Avec les enfants, cela se fait très bien. Je leur parle comme si je contais une histoire et ils me suivent très facilement. Et ce qui facilite encore plus les choses, c'est que les enfants sont de très bons acteurs. Des acteurs naturels.

Ciné-Bulles : Et le casting?

Claude Jutra : Chacun à sa méthode. Nous faisons le casting de **La dame en couleurs** en même temps et au même endroit que André Melançon faisait le sien pour **La guerre des tuques**. Il a vu 3 000 enfants, je pense, un peu partout à travers la province. Je n'en ai vu que cinquante. Pour la sélection, j'étais aidé par des gens qui m'amenaient des enfants qu'ils étaient allés chercher dans différents endroits. Autant des enfants rencontrés dans la rue qui ont une tête intéressante que des enfants qui ont fait des commerciaux ou du théâtre. Pour moi, il n'y a pas une grande différence. Parfois, mais c'est très rare, on pense que tel enfant fera l'affaire mais, tout d'un coup, pendant le tournage, il n'a plus rien à donner.

Ciné-Bulles : Apportez-vous beaucoup de changements en cours de tournage lorsque vous dirigez de jeunes acteurs?

Claude Jutra : Non, cela arrive mais dans les détails seulement. Je n'ai jamais besoin de changer la nature du film pour un acteur, que ce soit un enfant ou un adulte.



Guillaume Lemay-Thivierge, Charlotte Laurier et Mario Speland, les interprètes de trois des orphelins de **La dame en couleurs**.

Ciné-Bulles : Dans quel ordre s'est fait le tournage?

Claude Jutra : La première moitié du tournage s'est effectuée dans l'ombre. Les plans du souterrain ont été tournés d'un seul coup. Cela nous rendait tous un peu claustrophobes, même s'il s'agissait de grandes plaques de carton installées en studio. On a tourné la deuxième moitié en extérieur et en intérieur, à l'ancien Institut des sourds et muets à Montréal, rue Saint-Denis.

Ciné-Bulles : Vous avez maintenant 36 années de carrière au cinéma derrière vous. Vous avez été un des premiers artisans du cinéma documentaire et de fiction au Québec. Aujourd'hui, comment percevez-vous votre oeuvre? Votre approche du cinéma a-t-elle changé?

Claude Jutra : Je ne fonctionne pas comme cela. Je vis mon cinéma, je ne l'analyse pas. C'est comme cela que je vis. Je regarde très rarement en arrière. Je m'intéresse seulement à mes désirs, à l'avenir, à ce qui va se passer.

Ciné-Bulles : Collaborez-vous étroitement au montage de vos films?

Claude Jutra : Toujours. J'ai fait beaucoup de montage alors que j'étais à l'emploi de l'Office national du film. Plusieurs films se faisaient dans le genre mi-documentaire, mi-fiction. Il y avait des gens qui tournaient énormément. Ils tournaient tout ce qu'ils voyaient et revenaient avec des tonnes de pellicule. Ils ne savaient plus quoi en faire alors moi je prenais plaisir à structurer les scènes pigées un peu partout.

Ciné-Bulles : Le montage représente-t-il pour vous une étape cruciale? Lui accordez-vous plus d'importance qu'au tournage?

Claude Jutra : Le montage était absolument primordial quand on faisait des films mi-documentaire, mi-fiction. La moitié du travail du réalisateur se faisait au montage. Quand on tournait sans pouvoir intervenir directement, il fallait, à l'étape du montage, quelqu'un qui ait beaucoup d'imagination.

Ciné-Bulles : Et pour *La dame en couleurs*?

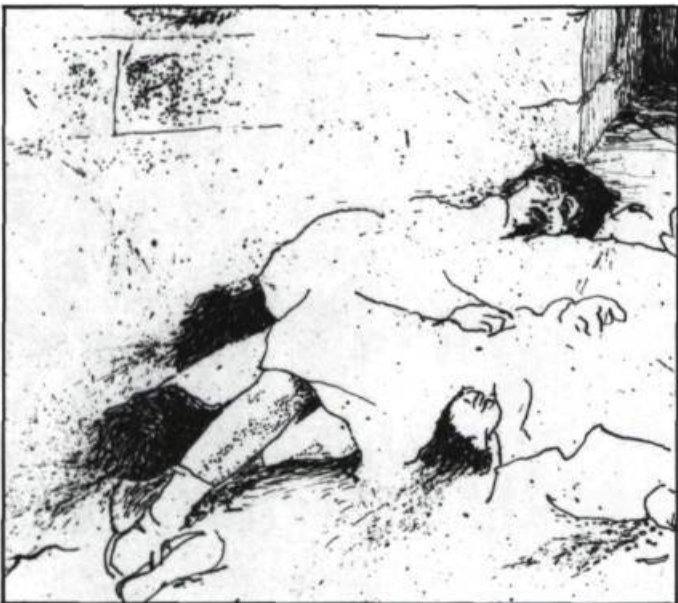
Claude Jutra : Pour ce film, l'éventail des possibilités était plus réduit. Nous tournions très vite avec très peu de moyens, jamais 36 variations sur un même plan. Nos avons fait l'essentiel et rien d'autre.

Ciné-Bulles : Mais ne disposiez-vous pas, pour ce film, d'un budget supérieur à celui de plusieurs autres films québécois?

Claude Jutra : J'étais très bien encadré. J'avais une équipe formidable, une grande équipe. Il m'arrivait parfois de me demander si nous avions besoin de tant de monde sur le plateau. Mais enfin, il ne faut pas se plaindre d'en avoir trop...

Ciné-Bulles : Vous avez été l'un des premiers cinéastes québécois à porter à l'écran une oeuvre littéraire, *Kamouraska*. Prévoyez-vous revenir à l'adaptation prochainement?

Claude Jutra : Non. Je ne l'ai fait que pour *Kamouraska*. Peut-être que je le ferai mais il faudra vraiment que ce soit quelque chose de spécial, de très près de moi, comme l'était le roman de Anne Hébert. Je dois cependant avouer que j'aime mieux engendrer mon matériel avec la collaboration de quelqu'un d'autre. J'ai essayé quelques fois d'écrire seul un scénario et j'ai trouvé cela très difficile parce que je n'ai pas une vue d'ensemble. Lorsqu'on est deux, on se répond l'un à l'autre. On est comme l'auditeur de l'autre et puis tout va tellement plus vite. Tout tombe en place plus facilement.



Chants et danses du monde inanimé - Le métro de Pierre Hébert, gagnant du meilleur court/moyen métrage québécois de l'année 1984 (distributeur: Office national du film).

Les pianos du muet

À la belle époque du muet, en plus des spectaculaires bonimenteurs qui commentaient les projections de films par trop obscurs, il y avait des accompagnateurs qui, assis au piano, faisaient passer le cinéma du côté de l'audio-visuel, créant un climat, soulignant aussi bien les gags que les moments dramatiques. Peu d'accompagnateurs ont pu poursuivre leur pratique après l'arrivée perturbatrice du parlant.

Au Québec, sauf à la Cinémathèque québécoise où survit la formule, les occasions sont fort peu nombreuses d'assister à des projections de films muets soutenues par des improvisations musicales. Certes, il faut rappeler la performance, en 1984, des musiciens René Lussier et Robert Lepage lors des quelques projections-événements d'une quasi intégrale de l'oeuvre du cinéaste d'animation Pierre Hébert intitulée *Chants et danses du monde inanimé*. Mais il y a également, depuis quelques mois, le travail musical méconnu d'un accompagnateur nouvelle manière qui joue tour à tour du piano, du synthétiseur, de la trompette, des percussions et du cor, Maxime Dubois.

Maxime Dubois, dit Duboisnovichks, a une formation de musicien classique. Il a travaillé au théâtre de même qu'au sein du groupe d'avant-garde Montréal Transport Limité. Peu satisfait des bandes sonores de films comme *Metropolis* de Fritz Lang, version pré-Moroder, leur préférant le spectacle, Dubois a entrepris d'imprimer son propre style aux projections. Il colore la pellicule au besoin, fait appel à des comédiens qui improvisent dans une perspective situationniste, reprend à son compte le répertoire traditionnel des accompagnateurs du début du siècle et pousse parfois l'audace jusqu'à associer une chanson de Gilles Vignault à sa relecture de *Metropolis*...

Au répertoire cinématographique de Maxime Dubois, on retrouve des films de Méliès, de Chaplin, de Keaton, de Laurel et Hardy, des frères Marx. Le musicien cherche à stimuler le public cinéophile, à le mettre en contact, de façon originale, voire provocante, avec quelques-uns des plus beaux fleurons du cinéma muet. Aussi prend-t-il volontiers le contrepoint de l'image, trouve-t-il grand plaisir à accentuer certains effets. Comme tout homme de spectacle, parfois il étonne, parfois il déçoit.

De toute évidence, on peut encore, en 1985, puiser dans le cinéma des pionniers et y trouver du neuf, inventer des bandes sonores d'un soir pour des films muets qui ont encore beaucoup à raconter.